

Henry Bauchau, un écrivain, une œuvre

Organisé à Noci (Ba) par le «Centro Studi sulla Letteratura Belga di Lingua Francese» de l'Université de Bologne, en collaboration avec l'«Associazione culturale Italo Francese» de Bari, un colloque international a été consacré à l'œuvre de Henry Bauchau du 8 au 10 novembre 1991, dans la région des Pouilles. Une trentaine de chercheurs s'y trouvaient réunis autour d'une œuvre où se rencontrent également la poésie, le théâtre, le roman et l'essai.

Après une allocution de M. van de Kerckhove, président du Centre de Bologne, M. Otten et J. Tordeur ont respectivement ouvert et clôturé une première séance consacrée à «H.B., homme du XX^e siècle». Des années d'avant-guerre dans les milieux louvanistes jusqu'à la réception de l'écrivain au sein de l'Académie Royale, les conférenciers ont retracé les grandes étapes d'une existence qui eut son content de bouleversements, qu'il s'agisse de la guerre (A. Morelli) ou de ruptures plus personnelles, comme en témoigne le journal de l'écrivain (M. Watthée-Delmotte).

La suite du colloque s'est consacrée plus directement à l'œuvre littéraire de Bauchau. À la poésie, sujet d'étude d'A. Gonzales et de G. Henrot. Au théâtre, c'est-à-dire à *Gengis Khan*, pièce abordée sous différents angles par S. Ferrari, N. Miklos et G. Santangelo. Au roman, surtout, dont J. Paque proposa une vision globale.

Des approches particulières furent également proposées : une lecture du *Régiment noir* (J. Gousseau), une autre de *La Déchirure*, dans son rapport avec la décolonisation (P. Halen). Mais la majorité des interventions ont accordé leur préférence à l'œuvre la plus représentative, peut-être, de l'auteur, que constitue *Edipe sur la route*. À propos de ce roman, les interprétations ont été variées et ont envisagé différents aspects : de l'inévitable rapport que le texte entretient avec le(s) mythe(s) classique(s) (G. Michaux, J. Robaey, R. Jouanny) à une interrogation esthétique fondamentale (A. Marchetti) ; du thème de la musique (M. Amatulli) à la question de la multiplicité (C. Elefante) et au problème de la traduction (R. Pop). Cette œuvre se prolonge, d'une certaine façon, avec le récit de *Diotime et les lions*, que M. Quaghebeur et A. Soncini ont analysé, achevant les travaux par l'approche de cette œuvre récente.

Les perspectives fort variées des exposés ont montré la complexité de l'œuvre. Sans que l'autonomie nécessaire à toute lecture critique soit menacée, les quelques interventions qu'a faites l'écrivain ont sans conteste enrichi les débats, qu'il se soit agi de préciser son expérience personnelle à l'époque de la guerre ou d'évoquer l'écriture poétique.

La publication des actes du colloque est prévue pour la fin de 1992 (Bologne, Clueb, coll. Belœil). Puissent ces actes avoir conservé quelque chose de l'atmosphère de «montagne magique» (selon l'expression de M. van de Kerckhove) qui a régné pendant les trois jours de cette rencontre autour d'une œuvre et en compagnie d'un écrivain qui est aussi un homme de dialogue.

Margareth AMATULLI

Colloque *Pelléas et Mélisande* 1892 - 1992

Afin de commémorer le centenaire de *Pelléas et Mélisande*, la Fondation Maurice Maeterlinck et le Séminaire de Littérature française de l'Université de Gand ont organisé le 27 novembre 1992, au Cercle royal artistique et littéraire de Gand, une journée d'étude consacrée à l'œuvre maîtresse du Gantois. Par le croisement de différentes perspectives — littéraire, musicologique, théâtralogique —, les orateurs ont tenté, avec succès, de mettre en lumière les qualités scéniques et dramaturgiques de la pièce.

Maeterlinck reste à nos yeux l'unique grand dramaturge symboliste. Son théâtre n'est cependant pas le fruit d'une recherche isolée. Comme l'a montré Sophie Lucet («Maeterlinck et le théâtre symboliste»), une série de réflexions théoriques (Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam) et d'expériences théâtrales (les spectacles d'ombres du Chat Noir) sont en cours au moment où Maeterlinck crée son premier théâtre. Ainsi, la «dramaturgie offensive» dont il fait preuve ne s'explique qu'en regard de la critique radicale du théâtre traditionnel qui obsède cette fin-de-siècle. Par un tout autre biais — l'examen des différents états du texte —, Christian Angelet («De la version originale de *Pelléas* au livret de Debussy») a confirmé l'importance de *Pelléas* au plan dramaturgique. Cet examen révèle en effet une tendance très nette à supprimer tous les éléments allégoriques (au profit du symbolique), de sorte que triomphe le non-dit, qui est l'espace de la théâtralité maeterlinckienne. Par cet exposé à la fois érudit et vivant, Christian Angelet nous a en même temps convaincu de la nécessité d'une édition critique de ce texte essentiel. Paul Gorceix («Les interprétations de *Pelléas*») a clôturé la matinée en analysant la lecture de *Pelléas* par quelques metteurs en scène. En particulier, il a mis au jour l'influence de Maeterlinck sur Meyerhold et son théâtre de la convention consciente.

L'après-midi s'est ouvert sur le long exposé, agrémenté d'extraits, du musicologue Herman Sabbe («*Pelléas et Mélisande*, ou les intouchables»). Musicalement parlant, la pièce semble avoir eu une importance décisive : en 1903, Schönberg donne sur ce thème sa forme ultime au poème symphonique, un an après la création de l'opéra célèbre de Debussy. Si la donnée littéraire n'est pour Schönberg qu'un prétexte qu'il entend transcender par la musique (bien que, comme l'a fort bien montré Herman Sabbe, un lien direct et concret soit repérable), Debussy trouve en *Pelléas* l'œuvre cherchée, qui lui permet de développer, en concordance avec le texte, son langage musical propre. Il recourt notamment à la juxtaposition plutôt qu'à la connexion syntactique, évoquant par là l'absence de contact des voix et des corps, essentielle dans le texte.

Enfin, les mises en scène de *Pelléas et Mélisande* ont été présentées, à l'aide de diapositives, par Fabrice van de Kerckhove. Celui-ci a su montrer de manière très précise comment les paradoxes inhérents au théâtre symboliste (haine et exercice du théâtre, défense du théâtre lu et rêve d'un art total) se sont reportés sur les mises en scène de la pièce. Après les premiers essais de mise en scène illusionniste, l'esthétique picturale du moment est devenue le modèle à suivre, puis le décor pictural a fait place aux scènes architecturées, conférant à l'espace théâtral un langage spécifique.

Pierre PIRET

Colloque Michel de Ghelderode... trente ans après

Michel de Ghelderode nous quittait, il y a trente ans. Grâce à l'initiative du Centre d'Études des Lettres belges de langue française de l'Université de Cluj-Napoca, et en particulier de Rodica Pop, directrice du Centre, les ghelderodiens de tous pays ont pu célébrer cet anniversaire en se retrouvant en Roumanie du 22 au 24 octobre 1992, pour y présenter le dernier état de leurs travaux.

Comme l'a fait remarquer Raymond Trousson, dans la table ronde qui a réuni tous les participants pour une émission télévisée, le stade de l'impressionnisme est définitivement dépassé dans les études ghelderodiennes. L'analyse approfondie, soutenue par les recherches érudites, peut donc se déployer.

Plusieurs communications ont apporté un regard neuf sur quelques grandes pièces du dramaturge belge, par des confrontations significatives. Adriano Marchetti a décelé, dans *Christophe Colomb*, un vide ontologique, une angoisse existentielle, proches de Heidegger, tandis que Thérèse Malachy, sensible à l'absurde qui culmine dans *Sortie de l'acteur*, a esquissé un rapprochement avec certaines situations du théâtre de Beckett. Tout cela suggérait un Ghelderode plus philosophe qu'on ne l'a dit.

Pour analyser le sens exact du motif de la cruauté dans *L'École des bouffons*, Anca Maniutiu devait évidemment faire référence à Artaud, tandis que Raymond Trousson a éclairé *Sire Halewyn* en le comparant avec les autres versions de la légende due à De Coster et à H. Closson. David Willinger, de son côté, a mené une confrontation inattendue mais révélatrice entre deux dramaturges «belges» : Claus et Ghelderode.

Le problème du mélange des genres a été abordé par Michel Otten, à propos d'*Images de la vie de saint François* (où le mystère médiéval se voit régénéré par un croisement avec le cirque et le music-hall).

Existe-t-il encore des textes de Ghelderode tout à fait méconnus ? Oui, sans doute, car Rodica Pop a révélé l'intérêt de ses préfaces : on y perçoit fort bien sa vision prismatique de l'œuvre d'autrui. On sous-estime peut-être aussi *Les Entretiens d'Ostende*, qui n'ont jamais été réédités : Mircea Morariu en a tiré toute une esthétique de la théâtralité. Enfin, Jerzy Parvi a ouvert la voie pour les études de fortune, en analysant la réception de Ghelderode en Pologne.

D'autres communications ont été centrées sur l'homme Ghelderode. Roland Beyen a fait miroiter toute la richesse de l'immense correspondance du dramaturge, qu'il est en train de publier. Robert Frickx a détaillé les rapports très complexes qui se sont noués entre Hellens et Ghelderode, tandis que Marie-Rose Logan, envisageant l'amitié entre Jean Stevo et Ghelderode, a montré le rôle de médiation joué par leur commune admiration pour Ensor.

Tous les participants ont été particulièrement sensibles à l'accueil chaleureux qui leur a été réservé par l'Université de Cluj et à l'intérêt qui y est manifesté pour les lettres belges.

Michel OTTEN

Carlos V y la noción de Europa

L'Université d'Extremadure, à Cáceres, organise, du 24 au 27 novembre 1992, un colloque international intitulé *Carlos V y la noción de Europa*. Plusieurs interventions sont annoncées concernant la littérature belge de langue française, qu'on sait fort attachée à la période de l'occupation espagnole. Ainsi, R. Campagnoli (Bologne) évoquera *La Légende d'Ulenspiegel*, A. Gonzalez (Cáceres) l'œuvre de Ghelderode ; M. Quaghebeur et Ph. Moureaux prendront également la parole. (Rens. Dpto de Frances, Fac. de Filosofia y Letras, Avda Quijotes s/n, Cáceres, Espagne. Fax : (9)27/21.12.68)

Cent ans de littérature au et sur le Zaïre

Un colloque international consacré aux *Images de l'Afrique et du Congo/Zaïre dans les lettres belges de langue française* est co-organisé par l'Université Catholique de Louvain et l'Université de Bayreuth du 4 au 6 février 1993 à Louvain-la-Neuve en marge de l'exposition «Cent ans de littérature au Zaïre», également présentée à Bruxelles à la même époque.

L'exposition sera présentée ensuite à Bayreuth, au moment du Festival Wagner. Un autre colloque aura lieu dans ce contexte, du 21 au 24 juillet 1993. Il sera consacré quant à lui à la littérature zaïroise mais également aux lettres coloniales belges de langue française. (Rens. P. Halen, SFB 214, GW II, Universität Bayreuth, Pf 10 1251, D-8580 Bayreuth. Fax : (0)921/55.36.41).

Yourcenar

Un colloque sur *L'Universalité dans l'œuvre de Yourcenar* aura lieu à Ténériffe du 17 au 20 novembre 1993. (Rens. Mme M.J. Vázquez de Parga, Plaza Weyler, 4, 6°B, 38003 Santa Cruz de Tenerife, Espagne). Un autre est annoncé à l'Université de Cuyo-Mendoza en août 1994 : *Lectures transversales de M. Yourcenar*. (Rens. : Mme B. Arancibia, Avda Siete Colores, 380, C.U. Los Cerros, 5500 Mendoza, Argentine).